

Chapitre VII

Kenzo Takada

Assis sur son sofa, il n'ose pas trop se dévisager dans le petit miroir qu'on lui tend. Intimidé par sa propre image. Essayant de fuir son reflet. Au bout de longues secondes d'hésitation, et un regard consterné adressé à l'auteur de ces lignes qui a eu l'idée saugrenue de lui demander de se décrire, Kenzo Takada murmure, presque à lui-même : « Je vois un vieil homme. » Après un examen attentif de sa chevelure, fournie et ondoyante, une grimace rapide pour tester l'élasticité de sa peau, le mythique couturier concède à son interlocuteur, en ce jour froid de mars 2020, peu de temps avant sa disparition : « Encore aujourd'hui, à 81 ans, mes complexes physiques me sautent au visage : mon nez, trop bas, et mes yeux, trop petits. J'aurais tellement aimé en avoir de plus grands... » Ressembler à un personnage de manga, ceux de son compatriote Osamu Tezuka, papa d'Astro Boy et fan inconditionnel de Bambi.

Des yeux de biche, le Japonais Kenzo en a porté pendant trois mois au cours de sa longue vie. Un petit caprice, une coquetterie. Début 1970, en prévision de l'inauguration

de sa première boutique galerie Vivienne, à Paris, il profite d'un court séjour au Japon pour se faire coudre... les paupières. Cette opération, destinée à ouvrir le regard, le comble au-delà de ses espérances. « Sur les photos, mes deux pupilles ressemblent à de grosses billes, se souvient-il dans un sourire. Une fois les clichés réalisés, j'ai voulu couper les fils, mais j'avais trop peur. Heureusement, un peu plus tard, ils se sont résorbés tout seuls. » Ainsi, durant quelques semaines, Kenzo Takada a-t-il ressemblé pour de vrai à l'image fantasmée de son Occident rêvé. Il y est arrivé, un matin d'hiver, par la mer.

Le 30 novembre 1964, le jeune homme de 25 ans embarque à bord du paquebot *Cambodge*. Destination, Paris. Adolescent, il a découvert la capitale française à travers les magazines de mode illustrés que dévorait Shizuka, sa sœur aînée, sa préférée, celle qui fréquentait une école de couture. Accompagné par son ami Matsuda et sa femme, qui effectuent là leur voyage de noces, il croit partir pour six mois en Europe sans se douter qu'il larguera les amarres pour toujours. Alors styliste en herbe, il s'est offert son billet grâce à une somme d'argent tombée du ciel. En vue des grands travaux pour les jeux Olympiques de 1964, l'appartement de Roppongi qu'il occupe à Tokyo va être rasé : pour l'inciter à quitter les lieux, on lui propose 250 000 yens – un dédommagement équivalent à dix mois de loyer. Bingo ! Une bonne âme lui conseille de préférer le bateau à l'avion pour se rendre à destination. Ainsi pourra-t-il profiter des escales.

Le périple dure un mois : Hong Kong, Saigon, Singapour, Colombo, Bombay, Djibouti et Alexandrie, Kenzo en prend plein les yeux. Il s'imprègne de sensations inédites qu'il ne cessera de réinterpréter, de mélanger et de revisiter tout au long de sa carrière dans ses différentes collections. « Comme un enfant, j'étais émerveillé par les costumes traditionnels à col Mao à Hong Kong, les soies incroyables à Bombay, la couleur inédite du désert... N'étant jamais sorti du Japon, je n'imaginais pas que tout cela puisse exister. Plus tard, j'ai continué ce voyage initiatique dans mes fashion shows en faisant défiler des mannequins aux looks africain, chinois ou grec, selon les saisons. »

À bord du *Cambodge*, la croisière s'amuse. Projection de films, fêtes somptueuses, un service impeccable. « L'équipage entier était composé de garçons français qui ressemblaient à Jean-Claude Brialy. Ils faisaient les chambres, servaient le petit déjeuner. Oh la la, c'était irréel. J'avais l'impression d'évoluer dans un de ces longs-métrages de la nouvelle vague que j'avais découverte, étudiant, en salles, à Tokyo. » Bien des années plus tard, Kenzo se rappelait encore avec émotion de l'émoi provoqué en regardant le beau capitaine et son second fumant nonchalamment des gauloises au bord de la piscine... Il ne perdit pas une miette de ce spectacle ravissant. Enfin, le navire arrive à Barcelone : premier contact visuel avec l'architecture européenne. À Marseille accoste un Kenzo ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre. « Nous devions prendre l'avion le 31 décembre pour Paris. Ce qu'ont fait Matsuda et sa femme. Moi, un garçon du bateau avec lequel je m'étais

lié d'amitié m'a dit : "Pourquoi ne restes-tu pas fêter le réveillon à Marseille ?" Pour la première fois, j'entrais le soir dans une discothèque – à Tokyo, ça n'existait pas encore. J'y ai découvert le twist. » Le lendemain matin, il rejoint Paris en train et arrive gare de Lyon sur le coup de 22 heures, une valise dans chaque main. Il porte une chemise écossaise et une veste très courte. Dès les jours suivants, il file au Printemps s'acheter un modèle Cardin d'une longueur plus conforme à la mode du moment dans la capitale française.

Il est loin le petit garçon, né en février 1939 à Himeji, n'ayant accès à aucun bien de consommation. Au sortir de la guerre, son école a brûlé – les B-29 américains ont transformé cette ville, proche d'Osaka, en champ de ruines. Kenzo Takada a alors 6 ans et doit se rendre dans une classe de fortune installée au pied du château médiéval qui a forgé la réputation du lieu. « Cette masse noire et blanche, au-dessus de nos petites têtes, m'effrayait. » La nourriture a l'unique couleur de la terre et le goût des patates. Tout est gris. Le commerce familial des Takada étant parti en fumée, il faut entamer sa reconstruction. Pudiquement, pendant des années, Kenzo raconta que ses parents s'occupaient d'un salon de thé. En réalité, Kenji, son papa, tient un *yukaku*, une maison close traditionnelle. Gardé à distance de cet établissement licencieux, l'écolier ne verra des élégantes geishas que les ombres de leurs tenues raffinées.

Il a 10 ans lorsqu'il se rapproche de Shizuka, sa sœur aînée. Telle Alice, elle va l'emmener au pays des couleurs et

des textiles. Elle l'encourage à recopier les dessins publiés dans les magazines imprimés qu'elle achète. Sympa, la frangine embarque son petit frère lorsqu'elle part assister aux représentations de la compagnie Takarazuka, troupe unique en son genre, composée d'actrices célibataires, et équivalent féminin du théâtre kabuki. Shizuka le traîne aussi au cinéma. « J'ai découvert l'Europe et les États-Unis à travers les films, dont *Les Quatre Filles du Docteur March*. Quelle surprise de voir qu'elles ne dormaient pas à même le sol mais dans un lit. J'étais également fasciné par cet instrument, le "piano", presque inconnu sous nos latitudes. » De retour à la maison, le petit Kenzo se fabrique un faux clavier avec du papier, qu'il pose sur le sol. Dans son grand appartement parisien du 7^e arrondissement, le dernier qu'il ait occupé, situé près du Bon Marché, ce contemplateur-né avait installé un joli quart de queue dans l'antichambre de son salon. Il n'en jouait pas vraiment, mais l'instrument trônait comme un trophée, symbole tangible d'un songe en origami devenu réalité.

Échapper à sa condition sociale et dépasser ses complexes, telle est la règle de vie que Kenzo s'est appliqué à suivre tout au long de son parcours. Animé par l'audace des timides, il signe en actes un éloge de la fuite, dont la plus importante le mènera à changer de continent pour connaître la gloire. Certains, telle l'Américaine Susan Cain, appelle cela « la force des discrets ». D'autres, du courage. « Quitter Himeji pour Tokyo et rejoindre le Bunka Fashion College, cette prestigieuse école de mode, a été auparavant

la décision la plus importante de ma vie. La première année, les étudiants se moquaient un peu de moi. Pour ne plus être taxé de paysan, l'année suivante, je portais souvent la chemise hawaïenne d'Alain Delon que j'avais vu dans *Plein Soleil*. » C'est également pour fuir la réalité de la grisaille parisienne, qui lui rappelle la couleur de l'Himeji de son enfance, que Kenzo va élaborer son fameux style patchwork, qui lui vaudra assez vite le surnom de « prince du coton ». Pour sa première collection, en 1970, il utilise des tissus de kimono synthétiques, ramenés du Japon, servant d'ordinaire à confectionner des costumes de théâtre. En voulant réenchanter ces tristes jours d'hiver, il est le premier à apporter de la couleur dans le vestiaire féminin de la Parisienne, à qui il donne un sacré coup de jeune.

Cet état adolescent, enthousiaste et doucement rebelle, Kenzo ne l'a jamais vraiment quitté. Tel un teenager habité par des tics de langage, il ponctue le récit de ses anecdotes de nombreux « c'est génial ! » lorsqu'on le rencontre à la veille du premier confinement de mars 2020. Il continue de s'exprimer dans un français approximatif, qu'il rechigne à améliorer. S'adresse à vous sans filtre et sans l'arrogance que peut parfois donner la maturité ou le succès. Comme un pote. Vers la fin, ce pionnier du prêt-à-porter s'est même lancé dans le développement d'une ligne de meubles d'intérieur, baptisée K3, à la façon d'un lycéen se plongeant avec passion dans une nouvelle matière. « Je ne connaissais pas ce domaine, la déco. J'aime bien, en fait. » Semblable à n'importe quel prépubère, l'octogénaire rêvait aussi de trouver l'amour et un prince charmant.

– Quelqu'un de plus jeune que moi, d'assez libre, indépendant financièrement, mais aussi sexy, beau, séduisant et cultivé. Je demande tout. Pas facile, hein...

– Mais vous cherchez ?

– Non, pas vraiment ! Comment faut-il s'y prendre ?

On aurait tellement eu envie qu'un virus ne nous empêche pas de lui expliquer ce qu'il savait déjà, juste pour passer un peu plus de temps avec lui.

L'amour, le grand, le seul, l'unique, lui tombe dessus en 1976 alors qu'il ne demande rien. Depuis qu'il habite en France, Kenzo enchaîne les aventures éphémères. Il papillonne joyeusement, vivant son homosexualité en toute liberté. « J'ai découvert mon attirance pour les garçons avec un camarade de l'école Bunka. Nous fêtions un soir la fin de nos deux ans d'étude avec d'autres amis, on était pétés à cause de l'alcool, on est passés à l'acte ! Au Japon, à l'époque, je n'en ai jamais parlé à personne. Il s'agissait d'un tabou absolu. » Au fil des années, il fréquente Le Nuage, vers Saint-Germain-des-Prés, puis le Sept, rue Sainte-Anne, suit l'évolution de la géographie des quartiers et bars gays parisiens. Au début de cette période, il porte des petits costumes Renoma qu'il achète au rythme d'un nouveau chaque mois. « À l'époque, les Japonais étaient considérés comme venant d'un pays émergent. C'était mon moyen de compenser un complexe d'infériorité et de me mettre en valeur. » Sur les pistes de danse, une faune de branchés, des gens de la mode, des artistes d'horizons divers et variés... « Tout le monde était fou, draguait. C'était génial. » Dans les lieux plus *straight*, de Castel dans les années 1960 au

Palace dans les années 1970, Kenzo le fêtard s'encanaille jusqu'à ce que son ami Jacques de Bascher, compagnon de Karl Lagerfeld, lui présente un certain Xavier de Castella lors de l'anniversaire de Paloma Picasso. Les sentiments entre les deux hommes s'expriment crescendo, depuis un timide *suki* (tu me plais) jusqu'à un *aishiteiru* (je t'aime) fatal.

« Trois mois après notre première rencontre, Jacques et Karl nous ont invités, chez eux, du côté de Nantes, à venir passer un week-end pendant les fêtes de Noël. » Le traquenard du couple de dandys électriques fonctionne à merveille : Kenzo, 36 ans, tombe définitivement sous le charme du beau Xavier, architecte, de treize ans son cadet, issu d'une grande famille et disposant d'une fortune personnelle à la suite de la mort de ses parents lors d'un accident de la route. « Xavier était très cultivé, plus que moi. J'ai énormément appris à ses côtés. En 1980, quand je me suis séparé de mon partenaire d'affaires de l'époque, il m'a aussi prêté de l'argent pour relancer le business. Il était comme le père Noël, mais je lui ai remboursé l'intégralité de la somme, hein ! » Dans le Tout-Paris, le couple est connu pour habiter une incroyable maison de 1 000 m² d'inspiration japonaise. Située au cœur du quartier de Bastille, cette demeure zen et cossue abrite des cerisiers en fleurs, des toiles de Basquiat et de précieuses antiquités du monde entier. « À ce moment-là, je me suis dit que ma vie était géniale. J'avais trouvé l'amour et je réussissais professionnellement. J'étais installé confortablement, à l'abri du besoin. Je m'imaginais avec Xavier

dans les vingt ans, trente ans à venir. On parlait ensemble de projets. » Xavier de Castella meurt en 1990, à 37 ans.

L'amant inconsolable réalise à ce moment-là combien le destin peut se montrer cruel. Il apprend aussi, à ses dépens, que le succès cache souvent une part d'ombre et une malédiction en germe. Car depuis que l'empire Kenzo se développe commercialement, sa vie à lui file un mauvais coton. « Je courais sans cesse après de nouveaux financements, pour payer les salaires de mes employés de plus en plus nombreux, et je me retrouvais à fabriquer des vêtements en quantité folle. » Les défilés s'enchaînent, le temps rétrécit. Ses joies répétitives se transforment en lassitude, comme dans la vie de n'importe qui. Son nom, vendu sous licence, se retrouve sur de nombreux produits dérivés, même des parapluies en plastique, mais sa créativité s'assèche. Travailleur acharné, Kenzo le stakhanoviste s'épuise. Son étoile pâlit. « Pendant les six premières années, l'inspiration venait toute seule. Après, j'ai dû bosser de plus en plus dur pour accoucher d'idées neuves. » Il sait que le recours à la cocaïne, à laquelle il prend goût à la fin des années 1970, ne lui sera d'aucun secours. « La drogue me procurait incontestablement une énergie positive, mais les dessins réalisés sous son emprise, que je croyais géniaux sur le moment, se révélaient souvent médiocres le lendemain. »

Pour raviver la flamme créative de sa mode ethnique, Kenzo se plonge dans son immense collection de livres sur les costumes traditionnels du monde. Il rapporte aussi de voyages en Roumanie ou en Éthiopie des motifs de

folklores régionaux – aujourd’hui, on parlerait d’appropriation culturelle. Mais toutes ces techniques montrent vite leurs limites. Elles sentent l’artifice quand Kenzo n’est jamais aussi bon que lorsqu’il pioche dans de vraies émotions enfouies. « On garde en mémoire beaucoup de choses vues. Dans des films, des expos, lors de séjours à l’étranger. On les oublie vite en général mais ces souvenirs ne demandent qu’à remonter à la surface. Une fois, aux Caraïbes, sur une plage déserte, je vois surgir de nulle part une petite fille portant le tee-shirt trop grand de sa mère. C’était tellement joli, tellement touchant, que j’ai eu l’idée d’une collection oversize. Hélas, on ne décroche pas une idée géniale à tous les coups ! »

Le rachat de son affaire en 1993 par le géant LVMH, le groupe de Bernard Arnault, finit de le déstabiliser complètement. « Sur les conseils de mes avocats, je n’ai parlé à personne de cette opération, c’était idiot, mais j’étais brouillé avec mon gestionnaire de l’époque et je voulais m’arrêter de travailler, j’étais vidé... » S’il met un terme à cette décennie épuisante en cédant sa griffe, Kenzo se voit aussi dépossédé de son nom. La marque de vêtements, plus tout à fait la même, ni tout à fait une autre, lui devient étrangère. « Sur le moment, je n’avais pas imaginé combien arrêter se révélerait si difficile à vivre par la suite. Je n’avais plus rien à faire, je me suis dit “merde”. La vie m’a appris que, au lieu de faire ma forte tête, j’aurais dû mieux préparer cette sortie en me confiant à mes vieux amis du Japon. »

À l'école Bunka, Kenzo a noué dans sa jeunesse des amitiés indéfectibles comme l'existence s'amuse parfois à en glisser sur le chemin. Parmi eux, le styliste Isao Kaneko, Junko Koshino, surnommée plus tard « la Coco Chanel du kimono », et Mitsuhiro Matsuda, qui développera au Japon, avec succès, l'enseigne Nicole. « Nous formions un petit groupe uni et exclusif, nous allions au cinéma, voir du kabuki ou dans des cafés passer des après-midi entières à discuter. J'étais jaloux du coup de crayon de Junko et Kaneko et, plus tard, de la fibre entrepreneuriale de Matsuda. Mais heureusement fréquentais-je des amis aussi brillants qui me challengeaient en permanence. Sans eux, j'aurais été plus mou. »

Ce stimulant esprit de groupe, Kenzo le recrée lors de ses débuts parisiens. Dans son aventure d'alors, il embarque des petites mains japonaises de sa connaissance, des anciens profs de Bunka de passage et un riche dandy rencontré chez Castel qui va l'aider à canaliser son inventivité, se portant également personnellement caution auprès des créanciers. La petite troupe de saltimbanques s'installe quelques semaines dans une mini-boutique galerie Vivienne, rencontre des problèmes avec la propriétaire des lieux, qu'à cela ne tienne !, déménage son stock de textiles et ses trois machines à coudre de location à deux pas, passage Choiseul, décore sa nouvelle échoppe en peignant sur les murs une énorme rose à la Magritte pour changer de l'ambiance jungle du Douanier Rousseau de la galerie Vivienne. L'aventure est joyeuse, spontanée et insouciant comme l'époque. Kenzo, nouvelle mascotte de la mode, fera pour la première fois la

couverture de *Elle* en mai 1970 avec une de ses créations. « Et une deuxième, en novembre de la même année ! Je n'avais pas d'attaché de presse, rien, c'était complètement inattendu. » Le mythe Kenzo naît en même temps que son talent éclôt. Cette parenthèse, entrée dans l'éternité de l'histoire, n'aura duré qu'une poignée d'années sans que ces protagonistes n'aient conscience qu'une légende s'écrivait. Mais que voulez-vous ? La vie ne prend pas toujours la peine de nous signaler que l'on traverse un moment important, ce qui permettrait au moins d'en profiter davantage.

À la question « Et si c'était à refaire ? », le vieil homme à l'allure toujours svelte nous avait confié, au printemps 2020, qu'il aurait agi tout pareil. Sans, bien sûr, reproduire la grossière erreur de vendre sa maison de couture à la vavite. Mort des suites du Covid-19 à l'automne suivant sans que l'on ait pu lui dire au revoir, Kenzo ne cesse depuis de nous faire signe à travers un tigre aux yeux grands ouverts, échappé d'un de ses rêves lointains. Imprimé sur des sweat-shirts à la mode portés par la jeune génération, ce motif exhumé des archives de Monsieur Takada a été remis au goût du jour par les nouveaux stylistes de la marque. De son vivant, il regardait cette empreinte laissée dans la mémoire collective avec une curiosité amusée et une certaine distance. « Les jeunes gens ne sont pas plus beaux ni plus élégants aujourd'hui qu'à mon époque, mais on en compte davantage, c'est vrai. Avant, la beauté était plus rare. C'est comme les voyages. De nos jours, on se déplace beaucoup et tellement facilement. On est mal habitué. Peut-être y a-t-il trop de choses ? » Ces considérations sur nos modes de

QUELLES VIES !

vie, recueillis juste avant l'épisode pandémique, résonnent aujourd'hui comme un avertissement presque prémonitoire du maestro sur les excès de notre modèle de développement. Mais à ceux qui restent dans le monde d'après, Kenzo rappelle aussi, à travers son parcours, que pousse toujours quelque part, dans nos songes ou sur une terre fertile, un cerisier en fleurs. Et qu'il suffit d'ouvrir ou de fermer nos yeux pour le regarder. Le respirer. S'en inspirer.